

Toutes les positions de l'A. ne seront sans doute pas admises par tous les linguistes et historiens : d'aucuns trouveront peut-être qu'il exagère l'impact dévastateur des invasions barbares (p. 46) ou qu'il situe trop tôt (au début du IX<sup>e</sup> siècle) le passage de la diglossie au bilinguisme latin-roman (p. 121 sv.), que l'on a de plus en plus tendance à reculer aujourd'hui (cf. les travaux de M. Van Uytfanghe et spéc. ceux de R. Wright). Mais il s'agit d'un guide et l'on comprendra que l'A. n'ait pas pu y justifier ses positions dans des questions aussi débattues. On lui en tiendra au reste d'autant moins rigueur que sa minutieuse bibliographie permet de se reporter à des opinions très divergentes sur les questions les plus épineuses.

Malgré la sagacité bibliographique d'A.D.P., quelques titres importants semblent lui avoir échappé : ainsi, à côté du petit livre de M. BANNIARD (et non *Bonniard*, p. 228), sur le haut Moyen Age occidental, il conviendrait de citer aussi son étude pénétrante sur la *Genèse culturelle de l'Europe* (Paris, Seuil, 1989) et surtout d'annoncer la publication imminente de sa thèse sur la communication orale et écrite en Occident latin (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle) aux Etudes Augustiniennes. Sur le latin de Symmaque (p. 262), on dispose aujourd'hui de l'excellent livre de Gerd HAVERLING, *Studies on Symmachus' Language and Style*, *Acta Universitatis Gothoburgensis*, 1988 (*Studia Graeca et latina*, 49). Enfin, l'attribution de l'épithaphe de Caedual à Benoît de Milan (p. 161) a été rejetée par Fr. BRUNHÖLZL, *Benedetto di Milano ed il 'Carmen medicinale' di Crispo*, *Aevum*, t. 33, 1959, spéc. p. 26 sv. (cf. aussi son *Histoire de la litt. lat. du Moyen Age*, disponible à présent en français dans la trad. de H. ROCHAIS avec des compléments bibliogr. par J.-P. BOUHOT, Turnhout, Brepols, t. 1, 1990, p. 64, n. 25).

Cette remarquable synthèse rendra sans aucun doute de grands services aux latinistes italiens désireux de s'intéresser au latin tardif et altimédiéval. Il serait à souhaiter que ce genre de guide fasse aussi son apparition dans les pays francophones, où les publications savantes dans le domaine de la *latinitas* de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age abondent, mais où les initiations et les introductions à celle-ci font encore cruellement défaut.

Jean MEYERS

**Aux sources du monachisme colombanien, I. JONAS DE BOBBIO, Vie de Saint Colomban et de ses disciples, introd., trad. et notes par A. de Vogüe, II. SAINT COLOMBAN, Règles et pénitentiels monastiques, introd., trad. et notes par A. DE VOGÜE, en coll. avec P. SANGIANI et J.-B. JUGLAR, Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1988-89; 2 vol. in-8°, 281+188 p. (Collection *Vie monastique, Monachisme ancien*, n° 19 et 20). — Prix : FF 120 et 90.**

Pour la première fois sans doute paraît en français la *Vie* de saint Colomban dans son intégralité : prologue, Livres I et II (avec les Miracles



survenus chez les Moniales d'Eboriac (Faremoutiers). La traduction française (p. 91-243), sans texte latin en regard, est précédée d'une remarquable et excellente introduction (p. 9-90) d'Adalbert de Vogüé. Il y établit d'abord la biographie de Jonas de Suse, moine à Bobbio, et ses nombreux voyages (Cartes, p. 252-254 par N. Denay), émettant l'hypothèse de son abbatiat à Marchiennes. Auteur d'une *Vie* de saint Vaast et d'une *Vie* de Jean de Réomé, Jonas consacra pourtant l'essentiel de son œuvre à Colomban, peut-être parce qu'il s'agit pour lui d'histoire contemporaine : il n'a pas connu Colomban mais ses compagnons et se met à rédiger sa biographie vers 640, soit un quart de siècle après sa mort.

C'est une œuvre hagiographique avec ses *topoi* : Dieu agit par ses saints et opère de nombreux miracles. Colomban y apparaît comme «un homme rude et audacieux, au parler cru» (p. 24). Les sources de Jonas sont bien entendu l'Écriture Sainte et les textes patristiques (assimilés et non imités de près) mais aussi des œuvres profanes : Virgile, Tite-Live, Juvencus, César, Ovide et Varron. La *Vie* de saint Didier de Vienne, écrite peu après 613 par le roi Wisigoth Sisebut a servi de modèle. Le quatrième livre des *Dialogues* de Grégoire le Grand a été utilisé dans les deux dernières sections de la *Vita Columbani* et plusieurs passages ressemblent de façon précise à la Règle pour moniales attribuée par Benoît d'Aniane à «un Père» et très vraisemblablement due à Walbert de Luxeuil. «Relativement cultivé, Jonas n'est pas pour autant un bon écrivain» (p. 33) mais il fait figure de géant «dans le désert du VII<sup>e</sup> siècle». De plus, sur le plan historique, c'est une source capitale. Jonas séjourna dans le Nord de la Gaule, prêtant assistance à l'évêque-missionnaire saint Amand. C'est à Saint-Amand (Elnone, monastère fondé par le saint) qu'il rédigea sans doute la plus grande partie de sa *Vita Columbani*. Deux livres la composent : le premier raconte la vie du saint, le second sa survie : Colomban, *Lebenswerk und Nachleben*. Ce qui intéresse l'auteur, c'est la phase continentale de la vie de Colomban, depuis son arrivée en Gaule jusqu'à sa mort en Italie (590-615). Y apparaissent en deux tableaux très contrastés le moine et la vie monastique, le prophète et la politique. Dès qu'il a enterré son héros, Jonas s'empresse de raconter la vie et la mort des saints moines et moniales issus de Colomban. «Les vraies 'reliques' de Colomban sur cette terre, ce sont avec ses écrits, les hommes et femmes qui vivent de son enseignement et de son exemple» (p. 37). La *Vie* de Colomban est écrite à la demande et pour les moines de Bobbio.

Cette introduction et les notes historiques qui accompagnent la traduction font de cet ouvrage une vraie somme sur cette *Vie*, monument littéraire de l'époque. La critique historique y remplit son rôle car y sont finement analysés certains silences de Jonas. Un de ceux-ci, l'occultation de la querelle pascalle, fut très discutée par B. Krusch : «Face aux évêques et au pape, Colomban revendique le droit de suivre en Gaule les usages irlandais».



Un fait dont Jonas ne parle jamais mais qu'il ne pouvait pas ignorer, c'est la pénétration de la Règle de saint Benoît dans les communautés colombaniennes. La *Vita Columbani* est aussi une défense et une illustration de la Règle de Colomban qui, après la mort du saint, traverse une série d'épreuves. L'objectivité de Jonas, notamment à propos de la reine Brunehaut, mise en question par G. Kurth, est aussi discutée.

Quant à la traduction, elle essaie de serrer de près «un texte difficile et imparfaitement édité» (p. 89).

Il était logique de donner dans un deuxième volume l'œuvre législative du patriarche irlandais. Ici encore une très bonne introduction générale, qui définit le monachisme colombanien dans sa quotidienneté.

Cette œuvre législative colombanienne comprend la Règle des moines, la Règle conventuelle, et un Pénitentiel. On en trouve ici une traduction, sans texte latin, avec appel de notes pour l'explication des mots, et plusieurs index. Un chapitre reconstitue le déroulement d'une journée dans les communautés colombaniennes : «Entrons donc à Luxeuil ou à Bobbio un matin, au petit jour, quand les moines viennent de terminer le plus long de leurs offices quotidiens [...]» (p. 22). La préoccupation la plus envahissante est le souci constant des fautes et leur répression. La Règle conventuelle des Pères est ainsi un tarif pénitentiel très dur. La Règle des moines définit les grandes vertus monastiques. Neuf chapitres y traitent successivement de l'obéissance, du silence, de la pauvreté, de l'abstinence, de la vanité, de la chasteté, de la prière, de la discrétion et de la mortification. Benoît, Basile, Grégoire, Cassien ... figurent parmi les sources d'inspiration de Colomban. Enfin, un Pénitentiel proprement dit, la complète.

Avec ces deux volumes complémentaires, A.D.V. répond aux souhaits des historiens de disposer d'un instrument commode de travail sur l'œuvre de Colomban. Quand on connaît l'ampleur de l'influence colombanienne sur le continent, nul doute à ce que cette excellente étude devienne une référence obligée d'histoire monastique.

Philippe GEORGE

**Avignon au Moyen Age. Textes et documents**, Avignon, Aubanel, 1988; 1 vol. in-8°, 254 p., ill., cartes, tabl. (*Archives du Sud*). — En complément : **Avignon au Moyen Age. Recueil de textes originaux**, Avignon, Publication de la Faculté des Lettres d'Avignon, 1988; 1 vol. in-8°, 163 p.

Comment initier le lecteur moderne à l'histoire médiévale d'une ville ? A cette interrogation, les différents auteurs de ce livre regroupés au sein de l'Institut de Recherches et d'Etudes du bas Moyen Age avignonnais apportent une réponse quelque peu inhabituelle. C'est en effet à partir d'un choix de documents d'époque qu'ils convient à une découverte de l'Avignon